

**AC APACC « Conte et numérique »
Par zoom le 06 mai 2022**

Participant.e.s : Sophie P./ Constance F.T.
/Marion M./Rémi G-K./François M. /Hélène
B./Claire P.

Présentation réunion :

Hélène B : Rappel : Perspective de l'APACC :
défendre l'art du conte, y compris via les
nouveaux médias : Comment faire pour ne pas
négliger cet art via le nouveaux médias ?

Comment faire pour le valoriser ?

-1^{er} tour de parole : Etat des lieux : partage
d'expériences sur la « façon » 1/Aspect
technique des contées en ligne (équipement
caméra, micro, lumière, mise en scène?) 2/ Les
intentions de la captation : direct ou différé ?

-2^e tour de parole : la diffusion de ces objets
vidéos

Témoignage de Constance F. T. :- Pendant le
confinement, j'ai mis en ligne un conte par jour,
filmé avec un téléphone. Les films au Louvre sont
tournés par un réalisateur mais sans ingénieur
son ! Ce qui est fort ennuyeux pour le conte.

-Dans le cadre des visites de la Philharmonie :
demande de spectacles en zoom (dans ce cadre ce
fut top au niveau du son!!!). J'ai trouvé cela très
difficile au début, car manquait l'interactivité
avec le public. J'ai même fait un zoom avec un
musicien dans une autre salle que moi !

Expérience très éloignée de ce qu'on fait
d'habitude (écoute et impros). Dans cette
situation, il a fallu mettre en place un cadre très
précis. D'une manière général, je trouve que le
conte en ligne : ça marche

Claire P. : peux-tu préciser les conditions
techniques pour le Louvre ?

Constance F. T. : Le Louvre a pas de moyen !!! Il
y a juste un cameraman qui me suit
(déambulations au milieu des œuvres) et j'ai un
micro cravate et c'est tout ! Conditions
techniques minimales et une journée de tournage
pour réaliser les 3 ou 4 contes ! Pour
« sauvegarder » l'art du conte » dans cette
situation, je me suis adressée à la caméra comme
à une personne... cela sauvegarde le côté intime
et interactif (même si personne ne répond!). C'est
ce qui produit le plus de « vivant » quand tu
regardes la vidéo en différé.

Cela fonctionne car il s'agit de formats courts
(pas plus de 5mns).

Marion M. : j'ai assisté comme public en
direct à une veillée zoom : j'ai trouvé cela
ennuyeux ! Je ne suis pas rentrée dedans. Il me
semble que le fait de regarder la caméra quand
on conte doit aider l'auditeur à suivre. Il me
semble aussi que le conteur doit être prêt de la
caméra.

Claire P. : Dans le cadre des vidéos du
Louvre, effectivement, cela fonctionne bien
quand la caméra se rapproche (y compris pour
le son), mais quand elle s'éloigne et que
Constance se retourne pour s'adresser à elle,
donne l'illusion qu'on est dans un groupe en
visite. Il faut aussi dire que les œuvres (statues
du Louvre) sont filmées. La Caméra ne suit
pas QUE la conteuse ! Et j'ai remarqué qu'au
montage, il y a rajouts de musiques ou de sons
que je trouve parfois très illustratifs !

Constance F. T. : Je n'ai pas la main sur le
montage et pas le choix, donc !

J'ai horreur des racontées en zoom en direct
avec public en vignette même si je trouve que
cela était une bonne proposition pendant le
confinement.. Pas du tout les mêmes
sensations. Qui a vécu cette expérience pour
en parler ?

Témoignage

Rémi G-K. : D'abord le contexte : mai 2020,
on ouvre le projet en marge des « mille et une
nuit confinées » l'idée des veillées en ligne
porté par Martine Tollet, Caroline Castelli et
moi. Le conter en ligne est un objet différent
de l'acte de raconter (ni mieux ni moins bien).
L'objectif est de ramener le conte dans le
quotidien des gens.

L'idée était de permettre aux personnes de
raconter et d'écouter des histoires, mais aussi
de remettre le conte dans le quotidien des
personnes – raconter chaque jour, puis chaque
semaine ou quinzaine.

Au-delà des racontées pures, ouvertes aux
débutants complets comme aux plus
expérimentés, nous avons (re)constitué une
communauté d'êtres humains qui racontent et
écoutent régulièrement.

Au début, c'était une heure tous les jours, puis
le rdv est hebdomadaire et maintenant tous les
15 jours.

Les 1001 nuits c'est 200 représentations. Voir ce qu'est raconter sur zoom en général. : différents éléments sur le conte en ligne sont disponibles [sur cet article](#).

Mes retours s'inspirent de nombreuses sessions de de conte en ligne en direct, à travers les directs des 1001 nuits confinées, puis les Veillées des 1001 nuits.

Les émissions avaient lieu en direct : pour préserver la qualité de l'écoute et de la relation, ceux qui racontent et ceux qui reçoivent sont ainsi « dans le même temps ». Raconter en « asynchrone » est un travail différent, quel que soit le média employé – vidéo, enregistrements... Au début auditeurs et conteurs ont juste un ordinateur ou même leur téléphone, avec un son de qualité très variable. J'ai procédé sans casque, juste avec mon ordinateur, comme c'est le cas de la plupart des conteurs .J'utilisais alors la webcam et le micro natifs :Pas de casque externe, ni de micro externe, ni de caméra externe .

Au fil des séances, j'ai complété cette installation :

Avec un micro externe – pour améliorer la captation sonore

Avec un logiciel de mixage – pour équilibrer la voix et la musique

Avec un éclairage dédié – une simple lampe, en « douche »

Pendant les 1001 nuits, les installations techniques avaient autant d'importance côté public que côté conteurs. En effet, le public pouvait facilement « devenir conteur », de manière imprévisible, et sans équipement technique préalable. Nous cherchions donc avant tout à rendre l'écoute et la participation accessibles, donc favorisons une économie de moyens.

La communauté a contribué à améliorer l'accessibilité de l'outil « en ligne » à un public qui pouvait y être frileux : avant les sessions, en transmettant des informations précises : un lien Zoom, une date, un horaire. Pendant les sessions, en guidant les nouveaux venus sur la technique : à voix haute pour les infos qui s'adressent à tous et par le tchat pour ce qui est spécifique à chacun

Côté public

On a pris les gens là où ils en étaient avec l'outil informatique (pb de connexion, etc) et on a construit la page d'accueil avec diapo qui expose

les conseils techniques pour se connecter. Et on passait par le tchat pour aider les personnes qui avaient encore des difficultés (évitent de polluer l'espace commun et la bande passante).

2 éléments freinent les auditeurs en accédant aux espaces : Soit elles ne peuvent / savent pas se connecter : notre écran d'accueil dans l'espace donnait des conseils pour aider à se connecter Ça permet aux personnes d'avoir l'information simplement...et à l'animateur de gagner du temps et de l'énergie en évitant de le répéter à chaque spectateur. Si difficultés particulières, l'animateur ou les membres les plus fidèles de la communauté proposait des temps dédiés à la technique, pour les auditeurs en difficulté, isolés des spectacles

Soit elles n'ont pas de micro / de caméra : les inviter à mobiliser les ressources qui sont géographiquement proches d'elles. Les personnes de la « communauté » ont contribué à résoudre ces soucis d'accessibilité

Au début si j'étais le seul à « gérer » l'aspect technique de ces rencontres, au fil du temps, les gens (conteurs ou auditeurs) ont eu envie de collaborer, d'aider. Aussi l'étape suivante a été de former/accompagner/missionner les gens qui voulaient contribuer. Pour les personnes qui avaient vraiment des problèmes de configuration d'ordinateurs pour accès au micro et/ou caméra, on les invitait à trouver une personne ressource près de chez elle.

Côté conteurs

Claire P. : Tu parles beaucoup des problèmes techniques du public, mais concernant les conteurs : comment étiez vous installé ? Chacun devant votre ordinateur ? Devant une caméra ?

Rémi G-K. : Ce qui est essentiel au conteur, c'est d'avoir un micro ! La question de l'image est négligeable dans les directs. Cela n'a rien à voir avec le niveau de qualité qu'attend le public d'un « film ». Si on n'a pas ce niveau de qualité, le public ne regarde plus l'image. Ce n'est pas le cas sur les vidéos en différé, où le public est habitué à un certain niveau de qualité : s'il n'est pas atteint, la vidéo n'est pas regardée. Pour les directs, les spectateurs sont souvent chez elles, et s'identifient à un conteur « chez lui ».

Le contexte, le cadre, a donc peu d'importance. En revanche, un éclairage simple peut être aménagé simplement. Ce qu'il faut avoir en tête, c'est que chaque personne public est chez elle, du coup, voir le conteur chez lui, cela ne choque pas : effet miroir !

Configuration technique

Rémi G-K. : En résumé, ma configuration était la suivante : un (très) bon micro type [Zoom H1n](#). D'autres micros, à prix très accessibles, ont été testés, notamment ici par des streamers, sous Twitch

J'ai été voir des revues de différents micros qu'ils conseillent (à moins de 100€) et j'ai transmis l'info aux conteurs. J'ai moi même acheté un de ces micros. Pas d'une super qualité, mais l'avantage est le logiciel de mixage qui est joint : permet de s'accompagner de musique et de mixer voix et musique.

un éclairage simple, une lampe en « douche » suffit pour avoir un éclairage stable.

un logiciel de mixage simple voix / musique ; Le mien était fourni avec mon micro de streaming, le [El Gato Wave 3](#)

Autre évolution possible : se constituer un « petit studio » (cf lien tchat vers Nicolas, collègue graphiste qui a constitué un studio son et vidéo à Marseille dans la cave d'un espace de coworking)

A ces éléments s'ajoute parfois un décor, en cas de spectacle en ligne où je suis seul à raconter.

Mais ce décor me semble négligeable : l'idée est que l'histoire racontée puisse effacer le décor.

Cette configuration est en phase avec ma pratique actuelle : à 1/3 en direct et en présentiel,

1/3 en direct sur Zoom, pour les 1001 nuits, les Conteurs amoureux et des spectacles en ligne et 1/3 en vocal, que je mets en ligne sur une

plateforme : [Soundcloud](#)

A retenir : les sessions de racontées zoom qui ont fonctionné sont celles où les conteurs avaient un bon son donc un micro de qualité.

Pour faire du direct : pas besoin de bcp d'investissement de matériel (micro et lumière) /

Pour faire du différé, faire appel à des professionnels avec du bon matériel et une réalisation (montage, mastering) en studio pro.

Bien sûr, cela a un coût.

Claire P. : Dans ta pratique actuelle, tu racontes plus souvent en zoom ou en « présentiel » ? Tu sembles motivé pour développer le conter en

ligne et en améliorer les aspects techniques... tu en es où dans tout ça ?

Rémi G-K. : S Plusieurs axes de réponse :

1/ Ma situation actuelle : cela fait 12 ans que je raconte et ai décidé depuis 1 ou 2 ans de devenir « pro » si bien que peu de dossier de réalisation et peu de « trace » de mes racontées en présentiel. Dans mon parcours, j'ai beaucoup œuvré à la reconnaissance du conte et des conteurs dans la communauté internet et moins cherché à conter dans les espaces de diffusion habituels (d'où, moins de contacts de diffusion, etc.).

2/ - 1/3 de racontées en présentiel (scènes ouvertes, théâtres...) - 1/3 en direct en ligne via les veillées des mille et une nuits (et deux extensions des mille et une nuits : les conteurs amoureux et des spectacles en ligne pour ma communauté géographiquement éclatée) .

Quand je fais un spectacle en ligne, je mets un décor qui correspond à l'environnement du spectacle. (lumières, décor). - 1/3 en différé, en enregistrement vocal, diffusées sur soundcloud. (plate forme un peu communautaire).

Mais je ne fais pas de vidéo en différé, car je pense qu'à ce jour, il y des personnes qui, beaucoup mieux que les conteurs, savent raconter en vidéo ! Et je pense aussi que ça n'est pas

la vocation du conteur !

Une piste d'amélioration technique, coûteuse, serait de streamer (diffuser en direct), ou d'enregistrer depuis des studios dédiés. A

Marseille, il y en a un à La Plaine, que je tente de faire ouvrir aux conteurs : il a été créé par des professionnels de la captation audio et vidéo, et garantit donc ce niveau de qualité.

Ce type d'évolution me semble bien plus intéressant pour du différé que pour du direct,

où le conte bénéficie d'un effet « comme à la maison ». Mais elle est coûteuse. Une piste :

partager cette ressource en invitant plusieurs conteurs en même temps à une journée de captation.

Les vidéos qui ont du succès aujourd'hui sont scriptées, et bombardées

d'images – 1 toutes les 7 secondes : pour moi ce n'est pas le lieu des conteurs traditionnels.

Lien conteur, conteuse/public : l'enjeu du corporel

Constance F. T. : Comment tu « gères » ton adresse au public au niveau du regard ?

Rémi G-K. : Je regarde ma caméra, et je sais alors que je vous regarde. Mais j'ai la vision diffuse de la mosaïque de visage qui me regarde. C'est le regard « panoramique » du conteur dont parle Michel Hindenoch dans son atelier.

Techniquement : éloigner un peu l'écran pour avoir une perception globale. Ainsi on ressent quand même le public... Différemment qu' 'en présentiel (pas de toucher, pas d'audio...). On ne peut pas avoir tout le public dans l'écran : 25 personnes max (réglage dans onglet « affichage ») et astuce : si dans le public il y a des personnes « ressources » qui écoutent émerveillées, il y a possibilité de les épingler pour s'appuyer sur elles, comme on ferait en présentiel du public !

Constance F.T. : Je me sens plus proche de mon art quand je raconte en vidéo, parce que le lien est plus fort pour moi.

Rémi G-K. : Sur cette question du lien, il y a la question de ce qu'on fait, mais aussi celle de la réception du public. Elle s'éduque. Une des bonnes pratiques est d'avoir des gestes qui permettent de visualiser la circulation de l'énergie : la hype (hip-hop) permet d'envoyer de l'énergie vers une personne qui raconte / les mains secouées – geste d'applaudir en Langue des Signes / le « namasté » pour remercier. Les personnes ont des réactions dans leur corps quand elles écoutent. Dans une salle de spectacle, les personnes sont parfois dans une configuration qui bloque ces réactions : un fauteuil serré, un voisin trop proche... Quand elles sont chez elles, elles bougent : les inviter à bouger librement leur corps en écoutant permet de créer un espace visuel, qui sert de ressource au conteur... mais aussi augmente l'expérience collective d'écoute. C'est une forme de restauration du corps-écoutant.

Les outils de la danse contact peuvent aider à la relation entre public-zoom et conteur-se.

Pour cela on utilise des gestes codés, pour dire merci en agitant les mains comme les marionnettes, remercier, envoyer de l'énergie. Il faut que les gestes soient simples, définis dès le début, et compris par le public. Le mieux c'est que ce soit la personne qui ouvre l'espace, qui

accueille, qui donne les consignes d'expression corporelle au public pour qu'il s'exprime, et que l'artiste garde sa place de conteur-se : deux rôles bien séparés. Et bien entendu ces gestes sont définis à l'avance par « l'accueillant et le conteur-se », en s'appuyant sur ce qui existe déjà dans la danse contact, comme une norme comprise par plusieurs secteurs artistiques.

Dans une salle, avec 3 ou 4 personnes qui s'expriment corporellement, on a un effet groupe réceptif et dynamique.

En transmettant des consignes de mouvements (type danse contact) au public zoom, on l'autorise à bouger, à participer physiquement, parfois plus facilement que dans une salle de spectacle, où la proximité peut bloquer les corps. Ces réactions du corps peuvent être perçues par les personnes qui sont en ligne.

L'espace zoom devient alors un espace vivant et habité. Ce n'est pas seulement la question du conteur, mais c'est aussi la question du public et de l'environnement qui est mis en place.

Constance F. T. : C'est une excellente façon de traverser l'écran. Parler avec le corps.

Montage vidéo : choix des images

Marion M. : La vidéo, peut être une succession de photos à mettre sur la bande de montage, avec tantôt une vidéo avec le visage du conteur qui raconte, tantôt des photos illustrant le conte. C'est un montage vidéo, une fois qu'on a appris à se servir du matériel c'est facile. Tout est question d'apprentissage, et de temps. La publicité pour faire sa propre promotion prend du temps. On peut considérer que monter une vidéo ça rentre dans le temps imparti à sa propre publicité.

Hélène B. : Qu'est-ce que ça apporterait de mettre des images sur le conte ?

Marion M. : pour casser la monotonie du visage du conteur en vidéo ou en zoom. Lorsque l'on raconte en live c'est du vivant par toutes les expressions du corps, et il n'y a pas besoin de ce subterfuge, pour accompagner le public dans le monde raconté. J'ai suivi un spectacle de contes en zoom, je me suis ennuyée. Et puis il y a l'ambiance de la salle qui compte, qui manque et que l'on n'a pas en zoom.

Hélène B. : faire des plans de coupe avec une autre caméra ?

Marion M. : Avec une autre caméra, il faut deux cameramans. C'est plus cher et plus compliqué.

Ce qui me gêne, dans cette idée d'ajouter des images fixes, c'est de couper l'imagination de public.

Claire P. :: Le conte est un art de la suggestion. Là, tu donnes à voir des images. C'est toi qui en tant que conteuse fait le choix, donc qui oriente le spectateur sur telle ou telle image par rapport à l'histoire.

Hélène B. : Le visage qu'il soit à la caméra ou pas, si c'est pour briser un ronron c'est que le conteur est chiant !

Claire P. :: Quand on voit un-e- conteur-se- sur scène, on le voit dans sa globalité du corps. Avec zoom, on ne voit que le visage, alors que le conteur s'exprime avec tout son corps, c'est tout le corps qui est vivant. Avec zoom on ne peut pas raconter de pied en cap. La question du rapport au corps du conteur-se est très importante.

Impact de la vidéo sur la diffusion

François M. : Avec l'expérience que nous avons eue au Burkina Faso, pour moi le zoom ne peut pas remplacer le moment divin du conte.

Quand je suis revenu de France, pour exercer mon art du conte, j'ai décidé de ne plus faire de spectacles payants au Burkina pour laisser aux copains la place, car ils n'ont pas eu la chance de voyager. Le temps est passé, les gens ont commencé à m'oublier au Burkina, alors que précédemment j'arrivais à avoir des dates et à tourner. Si l'on n'est pas constamment sur le terrain on est oublié. Pour pallier à cette conséquence j'ai commencé à faire des vidéos pour que les gens me suivent. Ensuite est arrivé la pandémie du COVID et la vidéo a été appréciée. Cette expérience de vidéo, nous a permis d'être suivis aux États-Unis, au Brésil, en France, au Canada, partout dans le monde. Mais je ne pense pas que l'on puisse remplacer le moment conté physique par le moment conté virtuel. Le virtuel ne remplace pas le moment divin du conte.

Au Burkina, en ce moment, il y a une formation qui consiste à mettre en lien des opérateurs culturels avec des développeurs de logiciels. Je me suis retrouvé confronté à un groupe de jeunes qui sont prêts à tout pour utiliser le numérique à

fond.. Si nous pratiquants conteurs n'occupons pas cette plate- forme de toutes les façons, eux le feront avec leurs visios.

Rémi G-K. : Un aspect qui vient d'être souligné par François, qui me semble essentiel dans les éléments de la vidéo aujourd'hui, ce sont les éléments de diffusion, c'est à dire tous les réseaux sociaux. Ils sont très preneurs du format vidéo. Si vous faites un buzz (technique marketing consistant à susciter du bouche à oreille autour d'un événement, d'un produit ou d'une offre commerciale et, ce faisant, des retombées dans les médias. C'est une information ou un événements qui devient viral sur le web (Il peut s'agir d'une photo, d'un article ou d'une vidéo). Si vous mettez une vidéo sur les réseaux sociaux, l'occurrence du buzz est 10 fois plus importante que si vous mettez juste un texte. La vidéo est devenue la norme de diffusion. Cela a une conséquence... Même si le conte en vidéo, n'a rien à voir avec le conte « en présentiel », aujourd'hui, les réseaux sociaux sont très preneurs du format vidéo : mettre une conte-vidéo sur un post augmente les chances qu'il soit vu en ligne. La vidéo est devenue la norme de diffusion. Même d'autres secteurs, pour qui la vidéo n'était pas un support artistique, se sont mis à faire des vidéos, pour les diffuser et gagner en notoriété. C'est le cas de la danse, mais aussi de la radio : France inter fait des vidéos des enregistrements en studio.

Le format vidéo est donc utilisé par d'autres secteurs, non comme objet artistique mais comme outil de diffusion adapté aux enjeux des réseaux sociaux. Or ce format est coûteux en prix et en compétences. La vidéo peut donc être un objet artistique, mais elle me semble avant tout un objet publicitaire pour les conteurs : elle fait venir le public au conte. Des artistes pour qui la vidéo n'était pas si importante, ont fini par s'y mettre pour se faire connaître. Du coup, des personnes sont venues à leurs événements.

Le cœur de mon message est de dire : ces vidéos, aujourd'hui, elles peuvent s'éloigner de l'art du conte, et je ne parle pas du direct. Je parle vraiment des enregistrements.

Il y a une ressource énorme qui ne me semble pas assez exploitée dans la communauté des conteurs en général, c'est le fait de créer des vidéos, pour faire venir des personnes. Dans une perspective beaucoup plus globale, qui est l'organisation de festivals, la popularisation du conteur etc;...

Mais il y a un constat, c'est que l'on n'a pas l'expertise pour le faire. On ne sait pas le faire. On a donc deux choix : soit chaque conteur essaie de bricoler son truc de son côté et faire ses petites vidéos de son côté qui vont fonctionner ou pas fonctionner avec une galère sans nom pour les 3000 conteurs que nous sommes soit on essaie de créer un commun.

Mais avec une question : est-ce qu'il est possible de créer un commun, par quel moyen ? On peut faire appel à des personnes dont c'est le métier, pour faire des teasers (vient de l'anglais « to tease » qui signifie aguicher, un teaser est généralement produit pour les films. Il apparaît avant la bande-annonce complète, et ne dévoile que quelques indices sur le contenu du film). Ces personnes, dont c'est le métier savent faire une bonne mise au point, choisir le bon format qui va bien aller sur chaque plate-forme.

Comment mettre ces éléments là en commun ? Je voudrais dire que la vidéo est un objet artistique, mais aussi, aujourd'hui au XXIe siècle, un objet publicitaire. Et ceci n'a rien à voir avec le cœur d'une pratique de conte, qui reste, pour moi, le fait d'avoir des personnes en direct, ou dans un espace qui leur permet de s'exprimer, qu'il soit concret ou virtuel.

Constance F. T. : Il n'y a rien de comparable, que ce soit spectacle en live avec le public, ou que ce soit un podcast, parce qu'il n'y a pas que les vidéos, par exemple la philharmonie, fait des podcast où il n'y a que la voix. Je ne suis pas d'accord quand tu dis que la vidéo est uniquement publicitaire.

Le vidéaste a aussi Sa forme de vidéo.

Rémi G-K. : Je le dis dans la perspective du conte, où les conteurs, me semble-t-il, ont peu d'expertise pour réaliser des vidéos, et la vidéo me semble s'éloigner du cœur de la part du conte. Comme on a peu d'expertise et que cela s'éloigne du cœur de notre art, il y a une interrogation, pourquoi le faire nous ? pourquoi ne pas le faire faire à des personnes dont c'est le métier ?

Témoignage de Sophie

Les premiers spectacles en ligne étaient ceux prévus avant le Covid, et maintenus en version numérique. Mon matériel : la webcam (et le micro intégré) que j'utilise pour cette réunion, dans ma chambre (meubles recouverts pour l'occasion). J'ai raconté par Facebook live pour un festival (VOOLP 2020), ce qui ne permet pas de voir les spectateurs en miniature (contrairement à Zoom). J'ai re-testé Facebook live, dans les locaux d'une médiathèque, face à quelques personnes de l'équipe, ce qui permet d'avoir un retour, mais cette expérience a été un peu gâchée par les aléas techniques (micro à réajuster). 3e type de présentation en ligne : via Discord, chez moi, avec un micro-cravate HF connecté à l'ordinateur, ma webcam pour l'image, et mes deux enfants en guise de public. Parmi toutes ces expériences, les seules qui m'ont permis de rester concentrée et de raconter « le mieux possible » c'était Facebook live chez moi ou conter par téléphone (toujours pour VOOLP 2020). Au téléphone j'entendais le public réagir, on était vraiment dans une interaction proche d'une représentation classique. Les lives Facebook restaient en accès libre en ligne quelques jours, durant VOOLP, sans montage, dans les conditions du direct : le public avait donc, en différé, mes réactions, mes moments de pause, mes hésitations liées à la technique « est-ce qu'on m'entend bien ? » etc. Le gros défaut de ce format, c'est l'absence de retours du public (hormis quelques commentaires succincts par écrit).

Je me suis mise à chaque fois « dans ma bulle » comme quand je raconte à la radio, sans attendre de réactions.

Marion M. : Techniquement, au téléphone, comment ça se passe ?

Sophie P. : C'était via un outil de réunion audio (un peu comme Zoom), avec un numéro à contacter pour se connecter, des codes pour accepter ou non de nouveaux participants ... et là j'avais des réactions du public.

Hélène B. : C'est plus proche de la radio

Sophie P. : Oui, c'est uniquement de l'audio, plus simple du point de vue technique et plus proche de ma façon de raconter (pas « spectaculaire »).

Je diffuse sur YouTube (parce que c'est la

plate-forme la plus connue et la plus fréquentée, y compris pour des podcasts) et sur SoundCloud (plus confidentiel). Mais est-ce l'endroit le plus pertinent pour diffuser du conte ?

Hélène B. : Qu'est-ce qui pour toi est le plus proche de la relation contée ? La radio ou un petit public ? Certains conteurs n'aiment différer dans l'espace ou le temps leur racontée, ils disent ne pas avoir de vrais échanges, peut-être juste un manque d'habitude (alors que Gougoud par ex. a conté en radio avant de raconter en scène).

Différence de nature entre les deux pratiques ?

Sophie P. : Pour moi, la radio me permet mieux de me connecter à mon imaginaire. Mais ça reste un pis-aller, ça ne remplacera jamais le contact en direct. Nous faisons partie du spectacle vivant.

Témoignage de Marion M. : J'ai donné lors du premier confinement, un enregistrement audio à la mairie de mon village. J'ignore si il a été écouté. Je pratique surtout les promenades racontées. Je raconte des histoires de ma création pour faire ressentir le caractère Cévenol, et aussi l'histoire de l'ancienne voie de chemin de fer départemental.

Il faut que je creuse de mêler mon racontage-promenade avec le paysage où je raconte... tout en faisant attention de ne pas donner le mal de mer, en montagne à cause d'une caméra qui bouge sans arrêt. Ceci sachant que je n'ai personne pour m'aider. Et quel matos choisir ? Quel logiciel permettrait d'allier images et photos ? Et la diffusion ? Peut-on envisager de contacter une famille qui a réuni chez elle des amis, pour raconter via Zoom ?

Le contact direct avec le public est super mais le numérique aiderait à garder mes créations pour la transmission vers les générations futures.

Pour moi le conte c'est exprimer des valeurs humaines d'une part et d'autre part ne pas oublier la vie de nos Anciens qui ont lutté pour garder la liberté d'opinion et d'expression. Vaste programme.

Claire P. : Je comprends que la jeune génération s'empare des tous ces outils numériques, mais j'ai des réserves sur des questions de fond : va-t-on passer toute notre vie assis devant un écran ? J'ai une expérience comme Marion, durant le premier confinement : mes petits neveux et

nièces, jusqu'à 10-12 ans, veulent écouter des histoires.

J'ai commencé avec mon ordinateur, ma webcam, et ça a pris de l'ampleur, j'avais jusqu'à 35 personnes par Zoom, tous âges confondus, dans d'autres pays, des psys, des instits... ça m'a dépassée. Comment je fais pour me concentrer dans mon histoire tout en étant en relation ? Sur zoom, je passais en mode galerie, donc avec tous les participants visibles. 30 petites fenêtres. Sur 3 mois, je savais précisément à chaque rendez-vous qui était là, et je sentais une relation se créer entre les gens et avec moi. Nous avons même fait une balade contée interactive où on se répondait. Un jour, une fondation de Genève m'appelle, parce qu'une maman m'avait écoutée pendant le confinement, et me demande de faire tout un spectacle de Noël en ligne pour les enfants du personnel. En décembre 2020. Je refuse d'abord mais elle m'a dit « nous sommes encore confinés, nous avons vu que vous faisiez ça très bien par Zoom » et elle me propose 1200 €, bon, là je vais peut-être réfléchir, j'avais besoin d'argent (comme beaucoup d'entre nous), mais je me suis dit « je ne peux pas proposer quelque chose avec ce matériel » (webcam). Un de mes neveux m'a prêté du matériel (Mac, meilleurs enceintes) et derrière moi j'ai installé quelques éléments qui évoquaient Noël (comme toi, Rémi, et sans tomber dans le cliché). Ça a été une épreuve terrible pour moi parce que je ne connaissais pas les gens, je n'allais les voir qu'une fois. Alors qu'avant, les mêmes gens revenaient, et la relation se créait. J'ai laissé aux gens le temps de se présenter, j'ai fait les meilleures conditions techniques possible, mais j'ai refusé les propositions de toutes les autres boîtes qui me sollicitaient. Je ne suis pas une conteuse par Zoom. Le centre Mandapa nous a demandé de faire notre spectacle de contes russes par Zoom (avec le musicien qui joue de la balalaïka). Les essais étaient catastrophiques, et j'ai refusé. J'ai fait beaucoup de racontées par Zoom, en direct, et j'ai été étonnée du résultat, je ne pensais pas que des relations allaient pouvoir se créer entre les gens, et entre moi et le public.

J'oscillais entre regarder la caméra et regarder toutes les miniatures, pour être en contact. Voilà mon expérience.

Constance F. T. : Et bravo aussi, parce que c'est super que pendant le confinement il y ait eu des expériences comme ça.

Marion M. : Tu disais t'être rendue compte que ça n'allait pas trop avec la balalaïka, mais comment l'as-tu su ?

Claire P. : Parce qu'avec le musicien on s'est enregistré. On essayait de filmer le corps en entier, en mettant la caméra loin, mais le son n'était pas bon. Peut-être que si on avait eu des micros comme a montré Rémi, mais on n'avait pas envie de se lancer là-dedans. Ce n'est pas notre métier.

Constance F.T. : Pour avoir enregistré à la Philharmonie, avec de bons moyens techniques et des instruments choisis pour que le son passe bien, malgré tout cela ne donnait pas grand chose par rapport à la qualité en live .

Témoignage de Hélène B. : Quand le confinement a commencé , j'étais sur un projet avec des écoles de la maternelle à la primaire et pour ne pas couper le lien avec les classes, on a décidé à 4 conteurs, de continuer à fournir des contes . Spontanément, j'ai fait, au départ, des enregistrements audios puis de la vidéo, sur conseil d'une amie orthophoniste qui m'a dit que c'était important de voir le visage de la personne qui parle, surtout pour les plus jeunes. La diffusion des contes n'a pas dépassé le cadre de l'école. Je me suis filmé avec mon portable éclairée avec mes projecteurs de scène, en changeant d'endroit pour chaque conte. Les autres conteurs, en région parisienne, se filmaient aussi dans leurs espaces privés (intérieur, jardin etc..). Ces vidéos étaient placés sur une plate-forme puis envoyé aux instituteurs/trices et diffusées en différé. J'ai fait comme un travail de studio, on enregistre en parlant à l'oreille de chacun en faisant attention aux éclats de voix etc... sans montage ni mastérisation.

En tant que spectatrice, ce qui m'a le plus plu c'est ce qu'a proposé le Festival international du Conte du Québec. Chaque artiste choisissait sa manière de faire, a pensé le lieu comme une « dramaturgie » de la scénographie. Des artistes se sont filmés, par exemple, dans la nature,

débutant leur histoire à un endroit et la poursuivant à un autre etc..piste intéressante. Il y avait juste

un perchman et une caméra. La diffusion limitée dans un temps était mentionnée sur les contrats des artistes. Durant le festival Bouche à oreilles, deux conteuses belges, Sophie Clearfayt et Amandine Orban avec un accordéoniste, ont proposé une balade contée dans un site industriel en friche, près de Bruxelles, où la végétation reprend ses droits . Ils avaient fait appel à un vidéaste professionnel du spectacle vivant (danse) et chaque moment de racontée a été filmé dans un endroit différents, était mis en valeur. Des interactions existaient entre les 3 artistes (parfois seul face caméra ou à 2 ou 3) ce qui redonnait chair à l'affaire. Le vidéaste est aussi un artiste (danseur chorégraphe qui connaît vraiment bien son affaire!). Quand j'ai écouté des conteurs juste filmés face caméra comme dans un zoom, je n'écoutais que le son...donc à quoi bon faire de l'image ?

Claire P. : Le collectif Contes à croquer a proposé , durant le confinement, des racontées à 7/8 conteurs, teuses. Chacun·e chez soi mais avec un lien de l'un·e à l'autre (un objet, une parole...), une façon de faire, pensé comme un objet collectif.

Créer une communauté du conte sur les supports numériques ?

Rémi G-K. : La part du collectif a été prépondérante dans l'aventure des Veillées des 1001 nuits. Le groupe a grandi, s'est restreint, et a évolué, vers sa maturité – c'est-à-dire vers ce qui dépasse une relation polie entre ses membres.

Le groupe, c'est l'élément de cette aventure a mis les aspects techniques au second plan. Il s'est construit grâce à la récursivité : les mêmes personnes revenaient plusieurs fois, mais aussi l'événement revenait plusieurs fois et finissait par avoir une place dans la vie du public. Il venait pour le conte, mais aussi pour « être ensemble » : c'est une notion qu'on retrouve dans le concept de « veillée », et qui favorise le conte comme art.

Peu d'autres arts peuvent aussi facilement constituer une communauté, parce qu'ils semblent difficiles d'accès à un public non initié, et que la barrière entre « public » et « émetteur » semble plus haute. Or ce qui permet à un groupe de grandir, c'est l'évolution de chacun des membres, y compris et surtout, de ceux qui sont là parce qu'ils ont vu de la lumière.

Il s'agit donc de réduire progressivement cette barrière, de permettre de croire que c'est possible, voire facile de raconter – les difficultés viendront bien assez tôt !

Cet aspect de la création d'un groupe, d'une communauté, a été exploré pendant le confinement, mais de manière très timide : peut-être à 1 ou 2% de son potentiel. Il reste un univers entier à parcourir sur cette question de « comment constituer une ou plusieurs communautés du conte » « qu'est-ce qui fonde, fait grandir, transforme un groupe de conteurs et d'auditeurs » « comment (re)donner vie à une communauté d'écoute et de parole ».

Pendant les Veillées, nous avons des étrangers au conte, des auditeurs réguliers, des conteurs débutants, des conteurs professionnels – tous ensemble dans le même espace. Cette expérience me semble prouver que le conte peut reprendre une place artistique d'une autre dimension : celle qui permet aux personnes de trouver un appui dans les communautés auxquelles ils appartiennent. Cette place, le conte peut l'occuper bien mieux que d'autres secteurs artistiques. Trouver une place dans un espace d'accueil régulier de la parole habitée de chacun : c'est ça qui est permis par le conte, et le monde actuel est en recherche de ces espaces.

Cette proposition a peut-être été éclatée avec le temps en plusieurs familles, plusieurs sous-groupes différents : comment retrouver de l'unité dans les espaces de conte ouverts ? Nos publics ont vocation à cette unité : comment pouvons-nous leur répondre ?

L'expérience des Veillées a été gratuite, mais a donné envie au public d'aller voir des spectacles payants : elle est donc un premier pas pour établir une communauté complète – qui va également voir des spectacles payants. La question technique est donc pour moi secondaire à la

question communautaire : c'est par l'établissement durable d'espaces d'écoute et de parole que le conte pourrait se diffuser, si ces espaces sont de qualité.

Hélène B. : Qu'entends-tu par la récursivité ? Ca veut dire qu'on peut donner un RDV régulier ?

Rémi G-K. : Oui. Le conte permet d'établir des RDV réguliers. Mais ce qui le différencie d'autres

arts, c'est qu'il me semble plus facile d'accès : je n'ai pas besoin d'apprendre une chorégraphie, ou

à passer des années à avoir les bases d'un instrument de musique. La première bascule, entre « j'écoute » et « je raconte » me semble plus aisée qu'ailleurs. Bien sûr, il y a des années de pratique pour nourrir sa parole et progresser, mais la première étape est plutôt simple.

Le conte est par nature un art communautaire, où c'est facile d'établir une communauté. Il me semble important aujourd'hui de rétablir une communauté saine : par le travail de Suzy Platiel, par les groupes déjà existants, par l'expérience des Veillées des 1001 nuits. Conteuses et conteurs ont leur place à occuper comme gardiens et mémoires des communautés. C'est notamment l'idée [de Clare Murphy, qui est en résidence à la NHS, la Sécurité Sociale britannique](#). Elle appelle toutes les organisations à avoir un conteur en résidence, pour reconstituer leur tissu communautaire, pour refaire communauté, ou mettre en commun les petits groupes que chacun a constitués.

Claire P. : ce serait comme une immense scène ouverte, partout dans le monde...

Rémi G-K. : Oui, et ça a été le projet de François-Moïse : les communautés agissaient à la fois en ligne ET hors ligne. C'est ce aspect double, le mariage entre des événements physiques simples, et une communauté active en ligne, qui permet d'établir une communauté solide et durable.

Hélène B. : tu imaginerais une plate forme où pourraient avoir lieu des RDV type scène ouverte, des RDV d'information, etc...

Rémi G-K. : Ça pourrait ressembler à ça... mais de nombreux groupes existent déjà, sur plusieurs plate formes.

Pour autant, ces groupes sont beaucoup tournés vers la diffusion. Il manque quelques éléments pour avoir une communauté solide : d'abord du soutien, de l'aide. De nature affective : comment avons-nous vécu ces événements difficiles, les avons-nous traversés ? Mais aussi pratique : je cherche une source, une histoire, j'ai telle ou telle question dans mon parcours... et des personnes clés me répondent de manière ouverte et public, ce qui peut servir à d'autres. Ensuite techniquement. Enfin en termes de programmation

La question en suspens est : les conteuses et conteurs vont-ils vouloir constituer cette communauté, dans un contexte de « guerres d'audience ». Je n'ai pas de réponses, si ce n'est le livre [L'entraide, l'autre loi de la jungle](#).

Côté législation

Hélène B. : on voulait aborder la question de la diffusion d'un point de vue législatif, mais là c'est politique : comment on efface la loi du marché pour marcher ensemble ?

C'est des questions compliquées, des expériences sont faites : à l'APACC on ne fait pas de diffusion personnelle. Pendant la Marche des conteurs, ce n'est pas une promotion en noms propres, mais une quête d'horizontalité où nous promouvons l'art du conte en général.

Il y a aussi une question de génération, qui explique le rapport différencié à cet outil. Je n'avais pas pensé à ces aspects : le numérique peut être un outil de coopération au service de l'art du conte, tout en sachant que personne n'est dupe : ce n'est pas la même chose qu'une racontée en physique.

Différentes plates-formes

Sophie P. : Par rapport aux plate formes, on se heurte aux usages de chacun. Certains refusent Facebook, d'autres se posent des questions sur la gestion des données par Zoom, d'autres encore ne jurent que par l'open source... est-ce qu'il faut diffuser sur toutes les plate formes, pour toucher tout le monde, ou accepter que chacun / chacune reste dans son coin, avec sa plate-forme, sa communauté déjà existante ? Cela pose aussi la question du financement. Une partie des contenus est mise à disposition du

collectif, on peut travailler gratuitement, comme ça a été le cas pendant le 1^e confinement, mais à moment donné... comment être rémunéré ?

Publicité ? Des financements participatifs, des chaînes à péage ? Je veux bien diffuser du gratuit, c'est pas la question, mais à moment donné...

comment on fait pour inscrire ces pratiques dans le concret (intermittence ?), comment on mange avec ça ?

Claire P. : Deux questions ont été soulevées lors de la dernière réunion. Monique a posé la question de l'impact écologique : comment revenir à des choses plus locales, au terrain ? Question éthique, plus générale.

Autre question : toutes les salles, en tout cas en région parisienne, me disent que les fréquentations n'ont pas repris au niveau d'avant le confinement.

Comment l'art du conte, l'art de la parole, de la relation, peut s'inscrire dans ce « toujours plus de numérique », notamment pour les enfants qui passent de plus en plus de temps devant des écrans (ce qui inquiète les pédiatres) ? C'est ma préoccupation : le public n'est pas revenu dans les salles. Est-ce que les communautés, comme tu dis Rémi, qui viendraient à des rendez-vous en ligne, qui seraient initiés au conte par les plates-formes, vont se déplacer ensuite dans les salles ? C'est pas sûr. Je ne dis pas que c'est pas vrai, ça peut arriver. Est-ce qu'on cautionne cela, idéologiquement ? Je ne dis pas qu'il ne faut pas le faire. Mais ce sont des questions très importantes.

Mais faire connaître le conte au plus grand nombre, à des gens qui de toute façon ne seraient pas venus en salle ? Je trouve ça très intéressant, je suis plutôt pour.

Constance F. T. : Entre faire un spectacle de contes en ligne, et donner quelques petits contes pour « mettre en bouche », pour donner envie de découvrir cet art, d'aller écouter les conteurs, c'est pas la même forme. Écouter une heure sur Zoom, ça me paraît long. On l'a fait pendant le confinement parce qu'on n'avait pas le choix. Comment on présente cela ?

Parce que pour moi, ça ne remplace pas. Et pour le public non plus. S'ils nous voient en live ça n'a rien à voir.

Conter en direct et/ ou en zoom ?

Rémi G-K. : Pendant Printa'Nied 2022, nous avons eu ce débat avec les personnes de la salle, des pros, mais aussi la DRAC. J'aimerais que nous dépassions cette dichotomie « je raconte en direct / je raconte par zoom. L'outil numérique ne convient pas à toutes et tous, et c'est important que personne ne se force. Que chacun se pose la question « est-ce que ça me convient ou pas », toutes les réponses conviennent, et on dépasse cette question.

C'est important que si les personnes ne veulent pas raconter en numérique (1) elles ne le fassent pas et (2) personne ne les contraignent à le faire (programmeurs, diffuseurs, etc...)

Ce débat « dois-je raconter en direct ou par zoom », nous pourrions le faire évoluer vers « je raconte seul ponctuellement pendant un spectacle » OU « je raconte régulièrement dans un espace qui accueille une communauté ».

Les grands acteurs qui ont du succès en numérique, ce ne sont pas les conteurs, les comédiens, les danseurs. C'est Netflix.

L'alternative simple pour le public, c'est une série à des millions d'euros, accessible pour moins de 15 € d'abonnement par mois. Il y a un vrai fossé entre quelques conteurs qui parlent pendant 3 séances de comment orienter la webcam de leur ordinateur et ce que diffuse Netflix, pourtant ça arrive au même endroit : sur l'écran du public ! Pourtant le conte a un rôle à jouer. Netflix fonctionne sur le principe d'une série : on attend le prochain épisode. Mais pour le conte, le prochain épisode, c'est le vivant de la communauté : quelle sera la prochaine histoire racontée par Sklaeren, par Claude, par Yves ?

Mes parents, ou ma petite cousine sera-t-elle là ce soir ? Et cette histoire que j'ai préparée, ou demandé pour elle à un autre conteur, sera-t-elle racontée ? Nous devons contribuer à remplacer la série Netflix par la formidable expérience du raconter-ensemble. Nous le faisons déjà, un peu. Dernier aspect : à quel point passons-nous du temps avec notre public ? Le contexte, c'est que le public ne revient pas dans les salles de

spectacle, et personne ne sait comment faire.

Les tentatives de réponse, sont de passer du temps en amont vers le public : échanges, collectage... C'est tenter de réhabituer le public au conte, avant le spectacle. Je n'ai pas cette expérience, mais Nittachowa oui.

La DRAC m'a indiqué qu'ils favorisaient maintenant un nombre moins important de spectacles, mais avec un rapport au public plus long. Avez-vous cette expérience, dans votre pratique ?

Différentes demandes et pratiques : évolution ? régression ? autre ?

Rémi G-K. : Ce moment du spectacle de conte, qui est un moment sacré pour moi, il mérite d'exister à l'intérieur du monde contemporain. On (les plus jeunes) a besoin des X années de votre (les plus âgées) expérience, quel regard vous portez sur cet espace du conte qui doit continuer à vivre avec ces changements.

Claire P. : J'ai commencé à conter il y a 25 ans. A ce moment là, on ne nous demandait jamais un audio ou une vidéo. Est arrivé le teaser de plus en plus court à réaliser. Et dernièrement, une bibliothécaire me dit qu'elle me prendra uniquement sur vidéo.

Actuellement, un conteur, teuse doit se vendre par l'image ! Je me plie à faire teaser et vidéo de temps en temps mais une partie de moi lutte et résiste : nous ne sommes pas des vidéastes.

Sophie P. : Je ne fais que des audios sur mon site . Je renvoie les programmeurs, trices, ont besoin que l'offre corresponde à leur demande. à mes enregistrements, en leur disant que c'est proche de ce qu'ils verront sur scène.

Marion M. : A Florac , tous les mardis, scène ouverte de 19h à 19h30, et il y a de plus en plus de gens (autour de 150) . On prévient l'auditoire que le conteur, teuse va essayer sa parole, lui offrir une histoire sans que cela soit un spectacle ni dans un cadre défini (associatif ou autre). Un rendez-vous régulier, qui s'est structuré au fil du temps, qui permet à beaucoup de gens de découvrir le conte.

Claire P. : Le problème est celui d'être payé.

Marion M. : Mais cela permet de faire connaître le conte. Le problème est d'aller plus loin dans l'organisation pour que les conteurs puissent gagner leurs vies !

Hélène B. : La communauté numérique permet de remettre un peu d'horizontalité : c'est intéressant, car on a constaté au fil du temps une verticalisation des compétences des « organisateurs/diffuseurs » avec la structuration des territoires... Cela a créé des entonnoirs ! Il fut un temps où les conteurs étaient appelés pour leur répertoires... On était moins nombreux à l'époque. Mais il serait bien de réfléchir via les répertoires en fonction de ce que souhaitent les organisateurs. Une intelligence à développer entre conteurs ? Pour répondre collectivement et au mieux aux demandes des organisateurs. Idée à questionner : Référencer les conteurs via leurs répertoires... ? Peut-être le numérique permet cela.

Ce référencement a été fait il y a longtemps par l'ACIEM (devenu depuis CMLO). Cela s'était décliné à l'époque en « répertoire papier » avec nom et région du conteur et descriptif succinct de son répertoire (mais outil trop lourd à faire évoluer...). J'aime cette idée qui, il me semble, permettrait d'extraire l'artiste-conteur du « Consomm'Art » dans lequel l'ensemble du spectacle vivant semble plonger aujourd'hui. Cela oblige l'organisateur à axer sa réflexion de programmation autrement, à penser au sens et ne pas forcément s'arrêter à la performance « marketing » du support de communication (plaquette ou teaser) adressé par l'artiste. Il me semble qu'aujourd'hui, on en est parfois là !!! Avant la diffusion culturelle en milieu rural était bien maillée par les réseaux d'éducation populaire (aujourd'hui mis à mal avec les départs en retraite et souvent le non renouvellement des équipes...), et fortement dynamisée par la réflexion et les visions de société, le fort ancrage au terrain de ces réseaux. Ce dynamisme aujourd'hui fragilisé, laisse place à une logique marchande comme pour n'importe quel autre produit de consommation. Le marketing règne ! Comment faire ?

En ce qui me concerne, lorsque je suis en relation avec un diffuseur, je ramène la discussion sur un terrain « politique », c'est à dire que je pose la question du sens de l'action qui s'organise, après lui avoir exposé le pourquoi de mon répertoire et de ma « façon ».

Du coup, le « produit vidéo » qui met aussi en jeu tout un savoir-faire technique que nombre de conteurs n'ont pas, c'était plutôt, pour moi, à

priori quelque-chose qui allait desservir l'art du conte... mais après nos échanges et tes apports, Rémi, j'ai bon espoir de m'être trompée !!! Puisque de ce que tu en dis, le numérique en direct ne semble pas entraver le questionnement et la rêverie du social et du commun qui est de mon point de vue le cœur, le moteur de mon travail.

J'avoue toutefois que ressentir « du commun » via le numérique ne coule pas de source pour moi... Cela n'est pas intuitif !

Rémi G-K. : Dans un groupe, une famille, une communauté, un clan de conteurs, j'ai toujours vécu le partage des communs d'une manière bien plus profonde qu'ailleurs. Nos histoires nous mettent sur cette voie : on ne peut pas mener un travail en profondeur sur une histoire, qui nous bouleverse, sans être dans le partage.

Alors oui, on galère d'un point de vue technique. Mais ce qui nous permettra de nous en sortir, ce n'est pas de nous perfectionner techniquement, mais notre capacité à faire communauté, à nous fédérer, à entrer en relation.

Si on a des difficultés techniques, allons voir des experts. Et mobilisons notre énergie pour construire des ponts entre conteuses et conteurs, et donner de la cohérence et de la force à la communauté du conte.

Claire P. : Initiative de créer l'APACC : volonté de se rassembler entre conteurs pour réfléchir en commun sur des sujets différents ! Et on se rend compte que depuis 15 ans (environ), l'APACC « vieillit » : peu ou pas de jeunes entrent à l'APACC, comme dans beaucoup d'autres mouvements militants ! Les jeunes ont des espaces de militance qui passent par le web ! C'est une histoire générationnelle ! La militance a toujours existé et existe encore dans la réalité, et aujourd'hui le web est un espace de militance supplémentaire qui est plus investi par les jeunes, et j'entends beaucoup dire que le web touche plus de gens, permet de passer d'un réseau à un autre, de regrouper des gens de milieux différents..

Diffusion, appel à projet

Pour faire écho à ce que disait Hélène sur la diffusion /programmation en milieu rural, en milieu urbain, avant, les réseaux de diffusion du conte étaient essentiellement les réseaux bibliothèques, avec des bibliothécaires qui organisaient les journées pros, voyaient les spectacles, discutaient entre elles... Maintenant on a affaire à des appels à projets, au même titre que vendre des petits pois ou autre, ce qui est totalement impersonnel ! Je me demande toujours quels sont les critères retenus par ces appels à projets ... Est-ce le prix ? Comment juger la qualité d'une proposition sur un appel à projet ? Ceci signifie que la procédure de diffusion de nos spectacles a évolué, a changé.

Hélène B. : Ces appels à projets donne bien le point de vue de nos élus sur la culture. Normalement la culture a un statut à part mais tout est fait dans le fonctionnement économique.

Depuis une vingtaine d'années ou plus, pour nous mettre dans le même sac que n'importe quelle autre prestation. Conter ce n'est pas refaire le goudron d'une rue ! Sur le site de la DRAC, toutes les lignes budgétaires sont dédiées au numérique, qui permettrait de toucher la fameuse tranche de public 15/30 ans etc... On a bien été conter, au pieds des immeubles, chaque semaine et les jeunes s'arrêtaient. Mais il faut une volonté politique et des moyens. Le numérique est un super outil mais il faut que l'on ait une réflexion limpide et bétonnée sur tout ce qui entoure ce sujet du numérique. Je refuse les appels à projet.

Claire P. : De plus en plus souvent, en région parisienne, dans les médiathèques pour conter il faut passer par un appel à projet.

Hélène B. : Ce foisonnement culturel français est dû aussi aux gens qui se sont battus. Nos élus ont pour responsabilité de protéger cette exception culturelle française. Le web peut, peut-être, détourner ce non engagement actuel mais il faut le faire en conscience : comment on maintient cette exception culturelle, cette dénonciation de notre société qui fait partie de notre rôle. Comme un conte qui dénonce la dictature d'un seigneur qui fait couper des têtes, etc... ce projet de communauté web est très intéressant et ouvre le regard mais gardons notre liberté d'aller partout où l'on veut. Le rouleau compresseur de la consommation est là, restons en état de veille,

notre rôle n'est pas seulement de faire rêver des gens avec nos histoires mais d'être veilleur, veilleuse et de maintenir un maximum d'humanité dans notre monde. Aujourd'hui, j'ai mal à l'âme.

Marion M. : qu'est-ce qu'un appel d'offre pour le conteur ?

Claire P. : pour le conteur rien, c'est juste un moyen d'embauche. Les décideurs d'avant (bibliothécaires) ne savent même pas trop eux-mêmes sur quels critères les décisions se prennent.

Par rapport à mes racines, ma « culture » qui n'a connu le numérique qu'à 40 ans passés, on parle maintenant de culture numérique qui fait quasi partie du corps des gens. J'ai vu un bébé de 4 mois dans le métro qui faisait ses vocalises et pour le faire taire, sa maman gênée vis à vis des passagers, lui collait le portable devant son visage. Le bébé intrigué arrêta ses vocalises, et ainsi de suite plusieurs fois, jusqu'à ce que ce bébé appuie sur le bouton rouge de l'enregistrement vidéo et se filme. Quel monde entre ce bébé et moi qui n'est connu la télé qu'à 15 ans ! Il ne s'agit pas d'opposer les générations mais savoir quelles racines, quelles valeurs humaines, subversives, en effet, on défend. Le numérique n'est qu'un outil, parmi tant d'autres incontournable certes mais pas LE moyen unique pour rentrer en communication.

Rémi G-K. : Comme conteuses et conteurs, nous avons quelque chose dont ce monde a besoin : des histoires. Les histoires de ce monde sont toutes formatées pareil. Or nous apprenons à mobiliser notre imaginaire, à entrer en relation avec lui, à explorer toutes les histoires qui peuvent exister. C'est comme si on était les derniers à savoir qu'il y a une vraie diversité de types d'histoires.

Si nous ne faisons pas ce travail de diffusion des histoires elles risquent vraiment de disparaître. Il ne restera plus que le scénario des séries Netflix, qui est toujours le même. C'est une menace pour notre monde. C'est l'équivalence de la mort cérébrale de l'humanité, parce que les autres histoires ne pourront plus exister.

Une partie de ce qu'on apporte à l'humanité entière c'est la beauté de nos histoires et des moments dans lesquels elles sont racontées, qui ne sont pas des moments de consommation. La conscience peut être portée à cet endroit-là : si un financement, une demande, une modalité de spectacle contribue à faire disparaître la diversité des histoires, des conteurs, des répertoires, nous sommes en danger. Nous pouvons donc veiller à apporter cette diversité d'histoires dans des moments préservés. En miroir, veiller à canaliser les moments de diffusion, pour préserver les moments de partage. Pendant les Veillées des 1001 Nuits, nous avons restreint mais ouvert un espace de diffusion : c'est la pause, de 10 minutes. Seules ces 10 minutes peuvent servir à la diffusion personnelle des conteuses et conteurs.

Hélène B. : On a une autonomie de savoir-faire (sans projecteurs ni rien) J'ai une formation de naturalisme et pas de théâtre, je suis une scientifique qui peut parler de la diversité, comme celle des arbres et c'est une grande liberté . Avec l'expérience, je peux raconter dans n'importe quel lieu avec une jauge variable et une variété de public. Beaucoup de conteurs, teuses ont eu une capacité d'adaptation incroyable, des folies d'inventions pour aller vers les publics. Ensuite, pour avoir la reconnaissance du Ministère certain·e·s ne briguent que la scène et cela jette le reste dans l'ombre. Alors qu'il y a une grande diversité et liberté dans le conte, encore actuellement. Être conteur professionnel c'est un choix de vie économique. Des temps suspendus, comme à l'APACC, sans rapport avec de l'argent , c'est important.

Raconter sur le web sans retour numéraire, quelque soient les générations, c'est une question fondamentale. Avec les Mille et Une Nuits, tu brasses des conteurs amateurs et pros, on pourrait questionner sur la qualité, la perte de public pour des pros etc...Quel est le financement possible pour les conteurs youtubeurs ? Comment garder et défendre notre régime de l'intermittence, qui découle de l'exception culturelle, et qui nous permet de créer et de vivre convenablement de notre art.

Claire P. : actuellement, côté législation du conte en numérique, on est sur le droit d'auteur et droit à l'image. Voir avec la commission législation de l'APACC .

A lire ou à regarder

Réflexions à partir de l'expérience des Veillées des 1001 nuits : [10 idées reçues sur le conte en ligne](#) par Rémi G.K.

Un dispositif complet existant sur les histoires en vidéo - avec toutes les plate-formes de diffusion liées – Un projet Colombien Soy Tribu (en espagnol) [La tribu de los cuentacuentos](#)

Un article de Clare Murphy qui interroge la nouvelle place du conteur et crée des ponts entre conteurs et société civile : <https://www.lecercledeleshistoires.fr/actualites/a-grande-epoque-des-histoires-est-revenue/>

Un rapport du Ministère de la Culture : Amorce d'un dialogue avec les professionnels du champ de la création artistique sur l'enjeu de l'identité et de la stratégie numériques des structures culturelles.

[Rapports entre le numerique-et-spectacle-vivant-une-nouvelle-scene-a-investir](#)